

désespoir. Il ne pense pas sans frémir qu'il n'est qu'un objet de propriété comme les troupeaux qu'il conduit, comme les terres qu'il cultive.

L'opprobre des derniers sujets de la république est devenu l'opprobre de la république même. Ce n'est pas la perte d'une partie de ses provinces qui a réduit la Pologne à cet état d'humiliation; il lui reste un territoire suffisant pour la faire compter au nombre des grandes puissances. Son néant tient à d'autres causes. Les rois, qui ont partagé ses dépouilles, ont voulu s'assurer à jamais leurs usurpations. Le plus sûr moyen était d'empêcher que la nation pût se régénérer. Aussi n'a-t-on rien oublié pour prévenir son amélioration intérieure, son influence au-dehors. Quel courage, quels talens, quels efforts, quel concert ne faudrait-il pas pour se débarrasser de tant d'entraves? Malheureusement tout ce qui s'est passé depuis la révolution a paru prouver que l'esprit public était éteint, et qu'il l'était peut-être pour toujours.

Le globe entier fut un théâtre de révolutions. Ces grands changemens ne se répétèrent pas également partout, mais partout ils se répétèrent; partout ils eurent des influences funestes. Les îles les plus resserrées comme les états les plus étendus devinrent successivement la victime de ces fléaux terribles. Pressés par leurs besoins ou leur inquiétude, les peuples se jetaient sur une contrée et en chassaient ou en exterminaient les habitans,

pour être à leur tour chassés ou exterminés. Bientôt on ne vit nulle part de nation aborigène.

La Germanie aurait été seule exempte du malheur commun, si l'on voulait s'en rapporter à quelques auteurs allemands, trop zélés peut-être pour leur patrie. Ils conviennent, à la vérité, que toutes leurs frontières furent ravagées et conquises à des époques différentes; ils conviennent que l'intérieur de leur pays fut traversé, fut détruit par des nuées de barbares qui allaient chercher des climats plus doux; mais ils soutiennent que ces torrens s'écoulèrent vite, et que les Germains furent toujours Germains. Ces écrivains regardent même comme un idiome primitif celui dont on se sert encore, mais avec les heureuses altérations que le cours des siècles, le progrès des lumières, le génie des bons écrivains ont dû amener.

Lorsque les Romains portèrent leurs armes partout victorieuses dans la Germanie, l'état de société était fort peu avancé dans cette grande partie de l'Europe. On y connaissait à peine l'agriculture; et la chasse, le pâturage fournissaient à la subsistance. Quelques vieillards terminaient les différends qui s'élevaient dans leur district; les affaires d'un intérêt plus général étaient soumises au jugement des assemblées nationales. L'autorité des chefs se bornait à conduire au combat ceux qui consentaient à les suivre. L'indépendance personnelle était poussée si loin, qu'aucun

tribunal n'avait le droit d'emprisonner un homme libre, pour quelque délit que ce pût être. Chaque individu était le maître de poursuivre aussi loin qu'il le voulait la vengeance des affronts qu'on lui avait faits, qu'on avait faits à ses amis ou à ses proches; et l'honneur l'obligeait à ne s'arrêter qu'après la plus sévère punition des coupables, qu'après une satisfaction égale à l'injure. Tels étaient les Germains du temps de César; tels ils étaient du temps de Tacite; tels ils furent longtemps après, quoique les nombreuses et faibles peuplades qui couvraient le pays se fussent fondues dans un petit nombre qu'on pouvait regarder comme des nations.

Si le gouvernement ne se formait pas, c'est que ces sauvages se faisaient habituellement la guerre; c'est que les Scandinaves et d'autres barbares traversaient sans cesse cette région pour aller chercher des établissemens au midi de l'Europe; c'est que les Francs qui avaient conquis la Gaule repassaient souvent le Rhin, pour conserver ou pour étendre les possessions qu'ils avaient anciennement occupées dans le pays de leur origine.

Charlemagne donna à ces dernières expéditions un éclat inconnu avant lui. Son ambition le décida à la conquête de la Germanie entière. Ses succès furent d'autant plus rapides qu'il attaquait avec les forces réunies d'une puissante monarchie des peuples isolés et dont la résistance n'était jamais concertée. Mais aussitôt qu'il était éloigné

cessait l'obéissance qui lui avait été jurée. Ces retours fréquens vers la liberté l'aigrirent. Il fit massacrer beaucoup de ces hommes qu'il lui plaisait d'appeler rebelles; un plus grand nombre furent transplantés sous un nouveau ciel. Aux uns et aux autres furent substituées des nations ennemies de celles qui avaient été expatriées ou exterminées. Ces atrocités n'ayant pas eu le succès qu'on s'en était promis, la religion fut appelée au secours de la politique. Les idoles furent renversées, et il fallut que tous les Germains, sous peine de mort, devinssent et restassent chrétiens. Alors le sang coula avec plus d'abondance qu'il ne l'avait fait encore, ou parce qu'on se refusait au baptême, ou parce qu'après l'avoir reçu, on revenait aux anciennes superstitions. Le dernier moyen imaginé pour donner quelque stabilité à tant d'usurpations, ce fut l'érection des villes inconnues dans la Germanie jusqu'à cette époque. Les mœurs furent un peu adoucies par cet heureux expédient; le joug parut plus tolérable; et l'autorité de Charlemagne fut moins contestée depuis les bords du Rhin jusqu'aux rivages de la mer Baltique.

Le partage de l'immense succession de cet homme extraordinaire devait diviser ses descendants. Une des branches de sa famille occupa le trône de France, où elle ne tarda pas à s'avilir. Celle qui régna dans la Germanie montra plus d'intelligence et de vigueur. Les progrès de la civilisation ne furent pas à la vérité tels qu'on au-

rait pu les désirer ; mais les souverains disposèrent toujours à leur gré des grands offices de l'empire ; mais la noblesse ne s'écarta que rarement et impunément des règles de la subordination ; mais les fiefs ne devinrent pas héréditaires dans les maisons où ils étaient une fois entrés. La branche des Carlovingiens s'éteignit dans la Germanie. On n'y fit aucune attention aux droits ou aux prétentions des autres branches dégénérées de cette race autrefois si féconde en grands hommes, et la nation choisit pour son chef Conrad, duc de Franconie.

Les princes saxons qui tinrent après lui le sceptre étaient très-puissans. Le plus belliqueux d'entre eux, Othon le grand, eut l'ambition de faire revivre l'autorité que Charlemagne avait exercée en Italie. Un projet si hardi ne put s'exécuter, ne put se soutenir qu'avec le secours des grands de l'empire, et l'on fut obligé, pour l'obtenir, de fermer les yeux sur les usurpations qu'ils se permettaient. Les empereurs espérèrent balancer ce pouvoir qui paraissait excessif, et qui l'était, en ajoutant des prérogatives aux prérogatives trop considérables dont jouissait le haut clergé. Ce remède, dont l'expérience n'avait pas encore démontré les inconvéniens, causa des ravages inexprimables dans le corps politique.

L'ascendant des pontifes de Rome avait été longtemps borné à une influence absolue sur les opinions des hommes. Les dons que quelques conqué-

rans leur prodiguèrent par religion ou par d'autres motifs leur inspirèrent le désir d'une domination moins noble. Ils aspiraient à régner sur les royaumes comme ils régnaient sur les consciences, lorsque l'autorité que les Césars recommençaient à exercer en Italie leur fit désirer plus vivement que jamais de pouvoir manifester leurs vues, et ce qui se passait en Allemagne leur fit voir la possibilité de les réaliser. Les ecclésiastiques italiens et les ecclésiastiques allemands secondèrent avec chaleur les intérêts du chef de l'Église, et les firent adopter par une partie du peuple et par la plupart des grands. On nomma *guelfes* ceux qui s'étaient déclarés pour le saint-siège, et *gibelins* ceux qui suivaient le parti des empereurs. Les deux factions continuèrent trois siècles, et se combattirent avec une animosité, avec un acharnement dont on ne retrouverait pas d'exemple dans l'histoire.

Durant ce long période, les empereurs perdirent successivement leurs droits ; et de tout ce qu'ils avaient possédé il ne leur resta qu'un titre onéreux, puisque la réalité de la puissance était passée tout entière dans les seigneurs spirituels ou temporels qui possédaient les terres. Le peuple, qui malheureusement a toujours été partout asservi, dépouillé, tenu dans la misère par l'ignorance, et dans l'ignorance par la misère, n'avait aucune part au bienfait de la législation. De ce renversement de l'équilibre social, qui tend, non à l'égalité des conditions et des fortunes, mais à

la plus grande répartition des biens, se forma le gouvernement féodal, dont le caractère est l'anarchie. Chaque seigneur vécut dans une entière indépendance, et chaque peuple sous la tyrannie la plus absolue. C'était l'effet inévitable d'un gouvernement où la monarchie était élective. Dans les états où elle était héréditaire, les peuples avaient du moins une digue, un recours permanent contre l'oppression. L'autorité royale ne pouvait s'étendre sans adoucir pour quelque temps le sort des vassaux en affaiblissant le pouvoir des seigneurs.

Mais en Allemagne, comme les grands profitaient de chaque interrègne pour envahir et pour restreindre les droits de la puissance impériale, le gouvernement ne put que dégénérer. La force décida de tout entre ceux qui portaient l'épée. Les terres et les hommes ne furent que des instrumens ou des sujets de guerre entre les propriétaires. Les crimes furent les armes de l'injustice. La rapine, le meurtre et l'incendie passèrent non-seulement en usage, mais en droit. La superstition, qui avait consacré la tyrannie, fut obligée d'y mettre un frein. L'Église, qui donnait un asile à tous les brigands, établit une trêve entre eux. On se mit sous la protection des saints pour se soustraire à la fureur des nobles. Les cendres des morts pouvaient seules imposer à la férocité : tant le tombeau fait peur, même aux âmes sanguinaires.

Quand les esprits, toujours effarouchés, furent

disposés au calme par la frayeur, la politique, qui se sert également de la raison et des passions, des ténèbres et des lumières pour gouverner les hommes, hasarda quelque amélioration dans le gouvernement. D'un côté, l'on affranchit plusieurs habitans dans les campagnes; de l'autre, on accorda des exemptions aux villes. Il y eut partout plus d'hommes libres. Les empereurs, qui, pour être choisis même par des princes ignorans et féroces, devaient montrer des talens et des vertus, préparèrent les voies à la réforme de la législation.

Maximilien profita de tous les germes de bonheur que le temps et les événemens avaient amenés dans son siècle. Il abattit l'anarchie des grands. En France, en Espagne on les avait soumis aux rois; en Allemagne, un empereur les soumit aux lois. Sous le nom de paix publique, tout prince peut être cité en justice. A la vérité, ces lois établies entre des lions ne sauvent point les agneaux; le peuple est toujours à la merci de ses maîtres, qui ne se sont obligés que les uns envers les autres. Mais, comme on ne peut ni violer la paix publique, ni faire la guerre sans encourir les peines d'un tribunal toujours ouvert et appuyé de toutes les forces de l'empire, les peuples sont moins sujets à ces irruptions subites, à ces hostilités imprévues qui, troublant la propriété des souverains, menaçaient continuellement la vie et la sûreté des sujets.

Pourquoi l'Europe entière ne serait-elle pas un jour soumise à la même forme de gouvernement ? Pourquoi n'y aurait-il pas le banc de l'Europe comme il y a le banc de l'Empire ? Pourquoi, les princes composant un pareil tribunal, dont l'autorité serait consentie par tous, et maintenue par l'universalité contre un seul rebelle, le beau rêve de l'abbé de Saint-Pierre ne se réaliserait-il pas ? Pourquoi les plaintes des sujets contre leurs souverains n'y seraient-elles pas portées, ainsi que les plaintes d'un souverain contre un autre ? C'est alors que la sagesse régnerait sur la terre.

En attendant cette paix perpétuelle, si désirée et si éloignée, la guerre, qui faisait le droit, a été soumise à des conditions qui tempèrent le carnage. Les cris de l'humanité ont percé jusque dans l'effusion du sang. C'est à l'Allemagne que l'Europe doit les progrès de la législation dans tous les états ; des règles et des procédés dans la vengeance des nations ; une certaine équité dans l'abus de la force ; la modération au sein de la victoire ; un frein à l'ambition de tous les potentats ; enfin de nouveaux obstacles à la guerre, et de nouvelles facilités à la paix.

Cette heureuse constitution de l'empire germanique s'est perfectionnée avec la raison depuis le règne de Maximilien. Cependant les Allemands eux-mêmes se plaignent de ce que, formant un corps de nation, ayant le même nom, parlant la même langue, vivant sous un même chef, jouis-

sant des mêmes droits, étant liés par le même intérêt, leur empire ne jouit ni de la tranquillité, ni de la force, ni de la considération qu'il devrait avoir.

Les causes de ce malheur se présentent d'elles-mêmes. La première est l'obscurité des lois. Les écrits sur le droit public de l'Allemagne sont sans nombre ; et il n'y a que peu d'Allemands qui connaissent la constitution de leur patrie. Les membres de l'Empire se font tous représenter dans l'assemblée nationale, au lieu qu'ils y siégeaient autrefois eux-mêmes. L'esprit militaire, qui est devenu général, a banni toute application des affaires, tout sentiment généreux de patriotisme, tout amour de ses concitoyens. Il n'y a pas de prince qui n'ait monté la magnificence de sa cour sur un ton plus grand que ses moyens, et qui ne se permette les vexations les plus criantes pour soutenir ce faste insensé. Après tout, rien ne contribue à la décadence de l'Empire autant que l'agrandissement démesuré de quelques-uns de ses membres. Ces souverains, devenus trop puissans, détachent leur intérêt particulier de l'intérêt général. Cette désunion mutuelle des états fait que, dans les dangers communs, chaque province reste abandonnée à elle-même. Elle est obligée de plier sous la loi du plus fort, quel qu'il soit ; et la constitution allemande dégénère insensiblement en esclavage ou en tyrannie.

La Grande-Bretagne était peu connue avant

que les Romains y eussent porté leurs armes. Après que ces conquérans superbes l'eurent abandonnée, ainsi que les autres provinces éloignées de leur domination, pour défendre le centre de l'empire contre les barbares, elle devint la proie des peuples de la mer Baltique. Les naturels du pays furent massacrés, et sur leurs cadavres s'élevèrent plusieurs souverainetés, qui, avec le temps, n'en formèrent qu'une. Les principes qui conduisaient les Anglo-Saxons ne sont pas venus jusqu'à nous. Ce qu'on n'ignore pas, c'est que, comme toutes les nations du nord, ils avaient un roi et un corps de noblesse.

Guillaume subjuga le midi de l'île, qu'on nommait dès-lors Angleterre, et y établit un gouvernement féodal, mais très-différent de celui qu'on voyait dans le reste de l'Europe. Ailleurs ce n'était qu'un labyrinthe sans issue, qu'une anarchie continuelle, que le droit du plus fort. Ce terrible vainqueur lui donna une marche respectable, régulière et suivie, en se réservant exclusivement le droit de la chasse et de la guerre, le pouvoir d'imposer des taxes, l'avantage d'une cour de justice où les causes civiles, où les causes criminelles de tous les ordres de l'état étaient jugées en dernier ressort par lui et par les grands officiers de sa couronné, qu'il choisissait et qu'il destituait à sa volonté.

Tant que le tyran vécut, les peuples assujettis et les étrangers dont il s'était servi pour les subjuguier se soumirent comme de concert et sans murmurer

trop ouvertement, à un joug si dur. Dans la suite, les uns et les autres, accoutumés à une autorité plus tempérée, voulurent recouvrer quelques-uns de leurs premiers droits. Le despotisme était si bien affermi, qu'il eût été impossible de l'ébranler sans le plus grand concert. Aussi se forma-t-il une ligue où tous les citoyens, sans distinction de nobles et de roturiers, d'habitans de la ville et de la campagne, unirent leurs ressentimens et leurs intérêts. Cette confédération universelle adoucit un peu le sort de la nation sous les deux premiers Henri; mais ce ne fut que durant le règne de Jean Sans-Terre qu'elle recouvra véritablement sa liberté. A ce monarque inquiet, cruel, malhabile et dissipateur, fut heureusement arrachée, les armes à la main, cette fameuse charte qui abolissait les lois féodales les plus onéreuses, et assurait aux vassaux, vis-à-vis de leurs seigneurs, les mêmes droits qu'aux seigneurs vis-à-vis des rois; qui mettait toutes les personnes, toutes les propriétés sous la protection des pairs et des jurés; qui même, en faveur des serfs, diminuait l'oppression de la servitude.

Cet arrangement suspendit pour un peu de temps les jalousies des barons et des princes, sans en étouffer entièrement le germe. Les guerres recommencèrent, et le peuple profita de l'opinion qu'il avait donnée de ses forces et de son courage durant ces troubles pour se faire admettre dans le parlement sous Édouard 1^{er}. Ses députés n'e-

rent d'abord, à la vérité, dans cette assemblée que le droit de représentation ; mais ce succès devait amener d'autres avantages. Et en effet, les communes ne tardèrent pas à décider des subsides et à faire partie de la législation. Bientôt même elles acquirent la prérogative d'accuser et de faire condamner ceux des ministres qui avaient abusé de l'autorité qu'on leur avait confiée.

La nation avait réduit peu à peu le pouvoir des chefs de l'état à ce qu'il devait être, lorsqu'elle fut engagée dans des guerres longues et opiniâtres contre la France, lorsque les prétentions des maisons d'York et de Lancastre firent de l'Angleterre entière un théâtre de carnage et de désolation. Durant ces terribles crises le bruit seul des armes se fit entendre ; les lois se turent. Elles ne recouvrirent pas même la moindre partie de leur force après la fin des orages. La tyrannie se fit sentir avec tant d'atrocité, que les citoyens des divers ordres abandonnèrent toute idée de liberté générale pour s'occuper uniquement de leur sûreté personnelle. Ce despotisme cruel dura plus d'un siècle. Elisabeth même, dont à beaucoup d'égards l'administration pourrait servir de modèle, se conduisit toujours par des principes entièrement arbitraires.

Jacques I^{er} parut rappeler aux peuples des droits qui semblaient oubliés. Moins sage que ses prédécesseurs, qui s'étaient contentés de jouir en secret, et pour ainsi dire sous les voiles du mystère, d'un

pouvoir illimité, ce prince, trompé par le mot de monarchie, confirmé dans son illusion par ses courtisans et par son clergé, manifesta ses prétentions avec une aveugle simplicité dont il n'y avait point d'exemple. La doctrine d'une obéissance passive émanée du haut du trône, et enseignée dans les temples, repandit une alarme universelle.

A cette époque la liberté, cette idole des âmes fortes, qui les rend féroces dans l'état sauvage, et fières dans l'état civil, la liberté, qui avait régné dans le cœur des Anglais lors même qu'ils ne connaissent qu'imparfaitement ses avantages, enflamma tous les esprits. Ce ne fut cependant sous ce premier des Stuarts qu'une lutte continuelle entre les prérogatives de la couronne et les privilèges des citoyens. L'opposition prit un autre caractère sous l'opiniâtre successeur de ce faible despote. Les armes devinrent le seul arbitre de ces grands intérêts, et la nation montra qu'en combattant autrefois pour le choix de ses tyrans, elle s'était préparée à les abattre un jour, à les punir et à les chasser. Pour mettre fin aux défiances et aux vengeances qui, tant que les Stuarts auraient régné, se seraient éternisées entre le trône et les peuples, elle choisit dans une race étrangère un prince qui dut accepter enfin ce pacte social que tous les rois héréditaires affectent de méconnaître. Guillaume III reçut des conditions avec le sceptre, et se contenta d'une autorité établie sur la même base que les